

Huit petites œuvres morales inédites

GIACOMO LEOPARDI

*Huit petites
œuvres morales inédites*

Traduit de l'italien
par EVA CANTAVENERA

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

1999

DIALOGUE ENTRE
UN MAÎTRE DE RHÉTORIQUE
ET SALLUSTE

LE MAÎTRE. – Mes enfants, ce passage ne me satisfait pas et je veux vous mettre en garde afin que le prestige de Salluste ne vous induise pas en erreur.

SALLUSTE. – Qui rouspète ainsi à mon sujet ? Si j'avais su que l'envie ne s'évanouirait toujours pas mille neuf cents ans après ma mort, j'aurais choisi d'être envieux plutôt que supérieur.

LE MAÎTRE. – Qui es-tu ?

SALLUSTE. – L'auteur que tu as entre les mains.

LE MAÎTRE. – Dis plutôt l'auteur du livre que j'ai dans les mains... mais avec ton amour de la concision tu me manques de respect et n'hésites pas à t'en prendre à moi. Comment se fait-il que tu sois là ? Enfin, peu importe, tu es là. Je voudrais que tu résolves pour moi une difficulté que je rencontre dans un passage de cette harangue que tu attribues à Catilina,

lorsqu'il s'apprête à livrer bataille contre les hommes du proconsul. Voici le passage : "Quapropter vos moneo uti forti atque parato animo sitis, et quum proelium inibitis memineritis vos divitias, decus, gloriam, praeterea libertatem atque patriam in dextris vestris portare¹." Alors dis-moi, à l'école de Nigidus et de Fausta², ou en Numidie³, lorsque tu veillais au bien des populations en les allégeant de leurs biens, enfin en quelque lieu, ou époque, que ce soit, as-tu vraiment étudié la rhétorique?

SALLUSTE. – Comme toi l'éthique. Mais que signifient ces questions?

LE MAÎTRE. – Ne te mets pas en colère; puisses-tu guérir des marques de coups de fouet par lesquels Milon punit ton amour de la beauté⁴. Dis-moi plutôt, quelle est la figure de style que tu pensais adopter dans ce passage? Celle que mes pairs appellent la gradation ou bien une autre?

SALLUSTE. – Celle-là même, Maître.

1. Les notes commencent en page 96.

LE MAÎTRE. – La gradation monte ou descend comme il se doit et il faudrait ici qu'elle fasse quelques sauts, c'est-à-dire que, parmi ce que tu nommes, le second terme soit plus important que le premier, le troisième que le second et ainsi de suite, afin de faire correspondre le dernier terme avec la chose la plus importante. Ne dis-je pas la vérité?

SALLUSTE. – Tout à fait.

LE MAÎTRE. – Mais toi, mon cher Crispus, tu avances comme les écrevisses, comme les gens prudents face à l'ennemi. La première chose que tu nommes est la richesse, dont Théognis⁵ dit que nous devons la rechercher par tous les temps, par monts et par vaux, en bondissant de rocher en rocher si besoin est, en nous jetant à la mer, sans nous épargner ni fatigues ni dangers pour y parvenir. La seconde chose est l'honneur, que beaucoup se vantent de posséder en abondance mais qui se vend à prix d'or. La troisième est la gloire, que bien des gens voudraient posséder si cela pouvait se faire sans effort ni désagrément, mais comme c'est impossible, personne ne se donne vraiment la peine d'y parvenir. La quatrième est la liberté, dont on ne tient pas compte. La der-

nière est la patrie, dont l'existence ne semble attestée que dans les dictionnaires. En somme, celle que tu places en dernier n'est en rien supérieure aux autres et ne représente plus grand-chose depuis longtemps, les autres sont bien plus importantes et la première d'entre elles l'est tellement que les hommes sont prêts à lui sacrifier leur patrie, leur liberté, la gloire et l'honneur, ces autres bienfaits dont tu parles ; ils feraient un bouquet de tout cela et seraient prêts à en ajouter d'autres si nécessaire. Ce n'était donc pas la peine de cacher ce mot dans un petit coin de la clausule, comme si tu avais eu honte de l'écrire. Si Catilina adopta cette figure en la récitant à l'envers, comme toi, je ne m'étonne plus qu'il n'ait pas su toucher son auditoire, et bien fait pour lui si cela lui porta malchance et qu'ils furent ainsi battus.

SALLUSTE. — Je pourrais peut-être répondre qu'entre mon époque et la tienne, il y a quelques différences d'opinions et de mœurs sur les questions dont tu parles. Mais, quoi qu'il en soit, tu m'as convaincu : biffes ce passage et réécris-le comme suit.

LE MAÎTRE. — Je t'écoute.

SALLUSTE. — “Et quum proelium inibitis memineritis vos gloriam, decus, divitias, praeterea spectacula, epulas, scorta, animam denique vestram in dextris vestris portare⁶”.

LE MAÎTRE. — Voilà qui est fait. Cela me plaît nettement plus. Si ce n'est que les cinq derniers termes sont si persuasifs que je commence à redouter le succès de la bataille, à moins qu'Antoine ou Pétréius⁷ ne fassent à leurs troupes un autre discours dans le genre de celui-là.

COMPARAISON
DES DERNIÈRES PAROLES
DE BRUTUS ET DE THÉOPHRASTE

JE ne crois pas que l'on puisse entendre dans tout l'héritage de l'Antiquité de cri plus triste et plus effrayant et plus juste que celui de Marcus Brutus à l'heure de mourir. On rapporte qu'il se mit à maudire la vertu; selon Dion Cassius¹, voici ses paroles : "O misérable vertu, tu n'étais qu'un mot, et je t'ai suivie comme si tu étais une chose; mais tu es liée à la fortune." Dans sa *Vie de Brutus*, Plutarque² ne rapporte pas exactement ces mots, Pier Vettori³ pense que Dion a plus fait ici œuvre de poète que d'historien, tandis que Florus affirme au contraire qu'avant de mourir, Brutus s'exclama "que la vertu n'était pas une chose mais un mot⁴". Tous ceux qui se scandalisent du geste de Brutus et qui lui attribuent cette phrase⁵ révèlent deux choses : soit qu'ils n'ont jamais réellement pratiqué la vertu, soit qu'ils n'ont pas l'expérience du malheur (ce qui me semble tout à fait improbable). Ce qui est certain, c'est qu'ils ne comprennent pas et ressentent moins encore la nature terriblement malheureuse des choses

humaines, ou bien qu'ils s'étonnent sottement de voir que les doctrines du christianisme ne sont pas enseignées avant la naissance⁶. Ceux qui détournent les propos de Brutus pour montrer qu'il ne fut jamais cet homme saint et magnanime qu'il eut la réputation d'être de son vivant et qui concluent qu'il révéla sa nature en mourant, se trompent⁷; car s'ils croient que ces mots venaient de son cœur et qu'en les prononçant Brutus répudiait effectivement la vertu, ils nous montrent comment on peut abandonner ce à quoi l'on n'a jamais tenu et se détacher de ce dont on n'a jamais été proche. Ils pensent qu'il n'y a là rien de sincère mais qu'il s'agit d'une phrase recherchée et ostentatoire; en premier lieu, je me demande ce que signifie cette manière de déduire les faits des paroles et en même temps de ne pas tenir compte de ces mots, comme s'ils étaient inutiles et faux? Veulent-ils réellement faire mentir les faits parce qu'ils estiment que les mots ne sonnent pas de la même manière et qu'ils leur nient toute autorité en les faisant passer pour mensonges? Il faudrait ensuite qu'ils arrivent à nous convaincre qu'un homme submergé par des calamités excessives et irréparables, inanimé, méprisé par la vie et la fortune, dont tous les désirs, les songes et

les espoirs se sont enfuis, bien décidé à anticiper le destin des mortels et à se punir de son propre malheur, s'échine encore, au moment même où il va se séparer à tout jamais du reste des hommes, à courir derrière le fantôme de la gloire en choisissant soigneusement ses mots et ses idées, pour que ceux qu'il s'apprête à quitter aient une plus mauvaise opinion de lui encore et que le monde garde l'image d'un être haïssable et méprisable. Mais laissons cela.

Tandis que les mots de Brutus circulent aujourd'hui à longueur de temps entre les mains de tout un chacun⁸, ceux que prononça Théophraste à l'heure de mourir ne sont, me semble-t-il, jamais sortis des volumes des savants (qui ne s'en soucient guère à mon avis) et, en dehors du fait que ces paroles sont dignes de toute notre considération, elles ont de nombreux points communs avec celles de Brutus en raison du moment où elles furent prononcées et de leur contenu. Diogène Laërce les mentionne en recopiant (me semble-t-il) un auteur plus ancien et plus sérieux, comme il a coutume de le faire. Il dit qu'au moment de mourir, Théophraste "répondit à ses disciples qui lui demandaient s'il leur laisserait un souvenir ou une recommandation :

'Rien du tout; si ce n'est de vous dire que l'homme méprise ou gâche de nombreux plaisirs à cause de la gloire. A peine commence-t-on à vivre qu'il faut mourir. Voilà pourquoi l'amour de la gloire est si dangereux. Vivez donc heureux en laissant de côté ces idées qui font tant souffrir, ou, si cela ne vous rebute pas de les cultiver, le succès pourra être votre récompense. La vie est plus certainement vaine qu'utile. Il n'est plus temps pour moi d'en discuter; à vous de voir ce qu'il faut en penser.' Et ayant ainsi parlé, il expira."

De Cicéron à saint Jérôme, divers auteurs rapportent d'autres mots plus connus que Théophraste aurait prononcés à l'heure de mourir; mais ils ne servent pas mon propos. En ce qui concerne la sentence dont nous parlons, Théophraste la prononça à plus de cent ans, après avoir passé sa vie à étudier, à écrire et à servir inlassablement la gloire; comme le dit Suidas⁹, il était usé par l'assiduité qu'il avait mise à écrire; il était entouré de près de deux mille disciples, c'est-à-dire de fidèles représentants et prédicateurs de ses doctrines; il était révééré et encensé par toute la Grèce pour sa sagesse, et mourait en pénitent de la gloire, comme mourra Brutus en pénitent de la vertu. Aujourd'hui, les choses sont différentes, mais dans

l'Antiquité, les mots "gloire" et "vertu" avaient plus ou moins le même sens. Et pourtant, Théophraste nous laisse entendre que la gloire est plus souvent une affaire de hasard que de valeur, ce qui n'allait alors pas de soi comme c'est le cas aujourd'hui; mais s'il avait pu la préciser, sa pensée aurait été en tous points semblable à celle de Brutus.

Ces reniements ou, pour ainsi dire, ces apostasies de ces erreurs magnanimes qui embellissent ou, plus exactement, qui composent notre vie, – c'est-à-dire de tout ce qui se rattache plus à la vie qu'à la mort –, sont devenus bien ordinaires et communs depuis que l'esprit humain a découvert tant de choses au cours des siècles passés : non pas la simple nudité, mais jusqu'au squelette des choses; ainsi, la sagesse, qui était pour les anciens la plus forte consolation et le remède principal à nos maux s'est réduite au fait de la critiquer et est presque devenue une caution pour ceux qui, ne la connaissant pas, ne l'ont jamais ressentie ou l'adoucissent avec un peu d'espoir. Mais chez les anciens, habitués qu'ils étaient à croire, selon les enseignements de la nature, que les choses sont des choses et non des ombres et que la vie n'a pas la misère pour seule fin, ces apostasies ne sont pas les consé-

quences d'une passion ou d'un vice mais d'un profond discernement de la vérité comme on en rencontre assez rarement; ainsi, quand il a connaissance de semblables moments, le philosophe se doit de les examiner avec attention.

Les mots de Théophraste sont d'autant plus surprenants que les conditions de son décès n'étaient pas à proprement parler désastreuses et il ne semble pas qu'il ait eu à se plaindre puisqu'il avait pu jusque-là s'occuper pendant longtemps de ce qui l'intéressait le plus, c'est-à-dire la gloire. Les mots de Brutus furent en revanche dictés par les malheurs, – qui ont parfois le pouvoir de révéler d'autres continents à notre esprit, de le convaincre de certaines choses que la raison met bien plus longtemps à découvrir toute seule, car elle n'est pas un très bon professeur pour les hommes, ou ne serait-ce que pour les philosophes. L'effet produit par les calamités ressemble sur ce point à la fureur des poètes lyriques, qui en un coup d'œil (car on les rencontre presque toujours sur des hauteurs) atteignent au cœur des choses quand il faudrait plusieurs siècles à tous les philosophes pour y parvenir. Dans presque tous les livres anciens (philosophiques, poétiques, historiques ou autres), on rencontre beaucoup de passages exprimant la

douleur, et même si l'on en rencontre généralement plus de nos jours, on ne peut pas dire que c'était un sentiment vraiment rare chez les hommes de cette époque. Mais le plus souvent, ces sentences naissaient de la misère particulière et accidentelle de celui qui les écrivait, du narrateur ou de celui qui feignait de parler ainsi. D'une manière générale, ces pensées, cette tristesse et cet ennui qui accompagnent aussi bien une illusion de bonheur que des maux véritables et qui sont plutôt liés à la nature, à l'ordre immuable et universel des choses humaines, se rencontrent très rarement dans des témoignages de l'Antiquité. Lorsque les anciens étaient poursuivis par les malheurs, ils s'en plaignaient en les considérant comme des obstacles au bonheur qu'ils pensaient pouvoir conquérir et auquel l'homme avait pleinement droit, sauf quand la fortune l'empêchait.

Or, si nous voulons comprendre ce qui a pu introduire dans l'esprit de Théophraste un tel sentiment de vanité à propos de la gloire et de l'existence (ce qui était extraordinaire à cette époque et dans ce pays) nous constatons que toute la science du savant philosophe ne pouvait entièrement tenir dans les limites de tel ou tel domaine mais qu'elle s'étendait à peu près à tout ce que l'on peut connaître (tout ce que

l'on pouvait connaître à l'époque), comme en témoigne la liste des œuvres de Théophraste, dont la plupart sont oubliées. Cette science universelle n'était pas liée chez lui à l'imagination, comme elle l'est chez Platon, mais uniquement à la raison et à l'expérience, comme chez Aristote; et son but n'était pas la recherche du Beau mais de son contraire, le Vrai. Il n'est donc pas étonnant que Théophraste soit parvenu au plus haut degré de sagesse, qui est de ressentir la vanité de la vie et de la sagesse même, puisque les nombreuses découvertes faites par les philosophes des derniers siècles touchant la nature des hommes et des choses ont pour principal objet la confrontation et l'établissement du rapport existant entre les différentes sciences et entre presque toutes les disciplines, et que ces découvertes se sont faites en reliant les disciplines les unes aux autres afin de pouvoir observer les relations, même lointaines, qui existent entre les divers domaines de la nature.

En outre, on comprend en lisant les *Caractères* que Théophraste discernait avec une grande acuité les qualités et les mœurs des hommes; bien peu d'auteurs anciens le valent sur ce point, si ce n'est certains poètes. Mais cette faculté est le signe d'un esprit capable